



A.C.C.E.S.

Actions Culturelles Contre les Exclusions et les Ségrégations

RENCONTRE TRIMESTRIELLE

MICHELE PETIT

Antropologue, Laboratoire LADYSS/CNRS/Université Paris I

*“La lecture, un espace où élaborer sa place
dans la cité”*

A.C.C.E.S.
Relais 59
1 rue Hector Malot - 75012 PARIS
Tél. : 01 43 73 83 53
Fax : 01 43 73 83 72

30 septembre 1999

Journée trimestrielle d'ACCES
(Actions culturelles contre les exclusions et les ségrégations),
Paris, 30 septembre 1999

La lecture, un espace où élaborer sa place dans la Cité

Michèle PETIT*

Permettez-moi tout d'abord de remercier très chaleureusement les personnes qui ont organisé cette soirée, et qui m'ont donné cette occasion d'être aujourd'hui parmi vous. Je voudrais aussi vous dire mon plaisir à être ici, où je me sens dans un lieu familier, même si j'ai rarement eu l'occasion, jusqu'ici, de rencontrer celles et ceux qui font vivre ACCES. Mais en fait j'ai l'impression de bien vous connaître parce que j'ai toujours senti une proximité entre votre démarche, la conception de la lecture qui lui donne sens, et l'approche que j'ai tenté de mettre en œuvre dans mes recherches, depuis que je travaille sur la lecture et le rapport aux livres.

Je dirai donc quelques mots pour me présenter, parce que si j'ai l'impression de bien vous connaître, l'inverse n'est sans doute pas vrai. Alors pour le dire vite, mes études me prédisposaient à être sociologue et orientaliste, j'ai longuement travaillé aux côtés de géographes, et ce qui a peut-être le plus marqué ma formation, c'est la rencontre avec la psychanalyse. Vous le voyez, je ne suis pas très douée pour le compartimentage disciplinaire, mais comme il faut bien assumer un jour une étiquette, c'est celle d'anthropologue que j'ai assumée. Parce que l'anthropologie prenait en compte les multiples dimensions de l'expérience humaine, parce qu'elle faisait la part belle au terrain et aux méthodes qualitatives, et parce qu'une certaine anthropologie s'était constituée en proximité avec la psychanalyse et la littérature.

Pour dire aussi deux mots de mon itinéraire de recherche, là encore, j'ai vagabondé : j'ai travaillé longtemps sur les diasporas, chinoise et grecque. Et depuis sept ans j'étudie donc la lecture et le rapport aux livres, notamment dans des lieux où l'on est en but à l'exclusion, à l'enfermement, à l'isolement, qu'il

* Anthropologue, Laboratoire LADYSS (Dynamiques sociales et recomposition des espaces), CNRS/Université Paris I, 191, rue Saint-Jacques, 75005 Paris.

Cette conférence reprend quelques passages d'exposés antérieurs, en particulier d'une communication faite lors du séminaire franco-autrichien « Neue Aufgaben, neue Chancen für öffentlichen Bibliotheken », organisé par le Bücherverband Österreich, l'Institut Français de Vienne et la Bibliothèque Publique d'Information du Centre Georges Pompidou à Vienne (Autriche), les 17 et 18 juin 1999 (à paraître dans un ouvrage collectif co-édité par l'Institut Français de Vienne et la Bibliothèque Publique d'Information).

s'agisse de régions rurales ou de quartiers situés sur les bords de nos villes¹. Mais par-delà l'apparente diversité de ces travaux, je crois que ma curiosité a toujours été aux *déplacements*, à celles et ceux qui ne restent pas à leur place, qui vont ailleurs que là où tout semblait les prédestiner. Et travailler sur la lecture, en fait, c'était un biais privilégié pour voir dans quelle mesure, et de quelle façon, à *réagencer un univers symbolique, un univers langagier*, à trouver un peu de jeu dans la langue, on pouvait *s'ouvrir à d'autres déplacements*, et trouver du jeu dans l'échiquier social. C'était bien sûr un questionnement en écho à l'expérience de la psychanalyse qui m'avait appris que ce qui détermine la vie des humains, c'est beaucoup le poids des mots, ou le poids de leur absence.

En écho à l'expérience de l'analyse, aussi, c'est l'écoute des lecteurs que j'ai privilégiée, et la prise en compte de leurs parcours singuliers. J'ai écouté des jeunes ou des moins jeunes dire ce que le fait de lire, et pour certains de fréquenter une bibliothèque, avait pu changer dans leur vie. Et ce que j'ai appris de la lecture, c'est dans une large mesure à ces lecteurs que je le dois. Je le dois aussi à des écrivains, à quelques psychanalystes, quelques sociologues, des historiens, ou encore à des passeurs du livre, bibliothécaires ou enseignants. Je le dois enfin à ma propre expérience de lectrice, à laquelle j'ai tenté de réfléchir un peu. Voilà donc «d'où je parle», comme on disait jadis, dans les années soixante-dix.

Je précise qu'au nombre de celles et de ceux à qui je dois ce que je sais de la lecture, il y a bien sûr plusieurs des fondateurs d'ACCES, René Diatkine, Marie Bonnafé, Jean Hébrard, Geneviève Patte. Leur connaissance de la lecture est plus ancienne que la mienne - ACCES a été fondée dès 1982, je crois -, et j'en ai bénéficié. Et cela d'autant qu'ils comptaient parmi les rares, dans ce domaine, qui ne réduisaient pas le langage à une caisse à outils, un instrument ou un code, mais qui connaissaient toutes les résonances du jeu avec le langage.

Venons-en au thème de cet exposé. Je l'ai intitulé, un peu lourdement d'ailleurs : «la lecture, un espace où élaborer sa place dans la Cité». Relier la lecture et la Cité, avec un C majuscule, en un sens c'est une vieille lune. On y entend l'écho de préoccupations qui courent tout au long du XIXe siècle et qui remontent, pour le moins, aux Lumières : sans l'émancipation des citoyens, à laquelle l'instruction et l'accès au livre sont censés conduire, sans l'aptitude à juger par soi-même, hors la direction d'autrui, et publiquement, pas de régimes démocratiques. Discours souvent tenu par ceux qui incarnent l'État, non sans

¹ Cf. Michèle Petit, Chantal Balley, Raymonde Ladefroux, avec la collaboration d'Isabelle Rossignol, *De la bibliothèque au droit de cité*, Paris, BPI/Centre Georges Pompidou, 1997 ; Raymonde Ladefroux, Michèle Petit, Claude-Michèle Gardien, *Lecteurs en campagnes*, BPI/Centre Georges Pompidou, 1993.

paradoxe. Discours revenu sur le devant de la scène au cours des vingt dernières années, alors que les processus ségrégatifs s'accusent, et que les principales formes de participation à la vie sociale, les grandes machines à intégrer, ne fonctionnent plus comme avant.

C'est ainsi qu'il y a quelques années, la Direction du livre et de la lecture du ministère de la Culture avait adressé aux chercheurs un appel d'offres, sur le thème, je cite : «*Intégration sociale et citoyenneté : le rôle des bibliothèques municipales.*» Cela fleurait un républicanisme pur et dur, dans un contexte où des politiques, et plus encore des intellectuels, déploraient dans les médias que se perde la lecture des grandes textes canoniques, de ce «patrimoine commun», sorte de totem rassembleur autour duquel on était sensés serrer les rangs. Je ne vous cache pas que j'ai hésité avant de répondre. A mes yeux, «l'intégration», à supposer que l'on reprenne cette expression, cela ne passait pas par l'ingestion du patrimoine commun. C'était un processus lent, qui se jouait au cœur de chacun, et dans le rapport à ceux que l'on rencontre, un processus qui supposait que l'on réalise un certain nombre de déplacements, dans différents domaines. On a donc étudié quelle peut être la contribution des bibliothèques à une lutte contre les processus d'exclusion en analysant, non pas comment les jeunes recevaient ou non sur la tête une pluie de bonnes œuvres censées garantir leur conformité à une supposée «identité française», mais comment certains s'approprièrent tout à fait activement, les contenus d'une bibliothèque pour résister à ces processus d'exclusion, et pour construire eux-mêmes leur droit de cité.

Cette recherche que j'évoque, dont les résultats ont été publiés il y a deux ans, j'ai eu souvent l'occasion de la présenter publiquement, et certains d'entre vous ont peut-être déjà subi mes exposés. C'est pourquoi ce soir, plutôt que de radoter, j'avais envie de faire retour sur certains des aspects qui y étaient évoqués, mais insuffisamment développés. Comme notamment cette question de l'élaboration d'un espace, d'un lieu à partir duquel on va pouvoir construire son droit de cité.

Élaborer un espace à soi

En effet, à écouter des lecteurs, de différentes catégories sociales, j'ai très vite été frappée par la fréquence des métaphores spatiales auxquelles ils recouraient, et c'est quelque chose que j'ai souvent retrouvé par la suite. Ce que disent les lecteurs, c'est déjà cela : la lecture permet d'élaborer un espace propre, c'est une «chambre à soi», pour parler comme Virginia Woolf, même dans des contextes où aucun espace personnel ne semble être laissé.

Je vous en donnerai quelques exemples. Le premier lecteur que je cite, c'est Richard Hoggart, un intellectuel anglais issu d'un milieu populaire, qui a écrit son autobiographie, traduite en français sous le titre 33, *Newport Street* ; Hoggart évoque ainsi le moment où il découvre la bibliothèque municipale : « *J'avais besoin de découvrir quelque chose par moi-même, de bifurquer en quelque sorte de la voie tracée, de faire mes propres découvertes, de trouver mes propres espaces d'enthousiasme en dehors de ce que les professeurs offraient et au-delà de ce dont parlait la quasi-totalité de mes camarades. Cette voie passait par la bibliothèque municipale...²* » Hoggart dit encore : « *pour les gens comme moi, la bibliothèque était un second foyer* ». Ce qu'une jeune fille rencontrée lors de la recherche que j'évoquais, Afida, dira pratiquement dans les mêmes termes : « *La bibliothèque, c'est un deuxième chez moi, je m'y retrouve* ».

Écoutons une autre jeune fille rencontrée lors de cette recherche : « *Les livres ils m'ont aidée à trouver cette place, mais ils m'ont aussi aidée à échapper de cette place, à m'échapper à travers le rêve* ».

J'emprunte encore un exemple à un garçon d'origine sénégalaise, Daoud : « *Quand on est en banlieue on doit avoir des études mauvaises, on doit avoir un sale boulot, il y a tout un tas d'événements qui vous font aller dans un certain sens. Moi j'ai su esquiver ce sens là, être anticonformiste, aller ailleurs, c'est ça ma place... (Ceux qui traînent), ils font ce que la société attend d'eux qu'ils fassent, c'est tout. Ils sont violents, ils sont vulgaires, ils sont incultivés. Ils disent : "Moi je vis en banlieue, je suis comme ça", et j'ai été comme eux. Le fait d'avoir des bibliothèques comme celle-là m'a permis d'entrer, de venir, de rencontrer d'autres gens. Une bibliothèque sert à ça... J'ai choisi ma vie et eux ne l'ont pas choisie.* »

« *Bifurquer de la voie toute tracée* », « *trouver mes propres espaces* », « *un second foyer* », pour Richard Hoggart, « *trouver une place* », et tout à la fois « *échapper de cette place* », pour la jeune fille, « *esquiver un certain sens* », « *aller ailleurs, c'est ça ma place* », pour Daoud : je pourrais multiplier de tels exemples.

Ce que bien des lecteurs rendent sensible, c'est que par le biais de textes, ou même de quelques phrases ou d'une image, on le verra, ils ont élaboré leur propre espace, et découvert, par là même, qu'une alternative existait, un peu de jeu, une marge de manœuvre dans le destin personnel et social. Et leur est venue l'idée, ce faisant, qu'ils pourraient prendre une part active à leur propre devenir et au devenir de la cité.

² 33 *Newport Street. Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, Paris, Gallimard/Seuil, 1991, p. 228.

Écoutons-les, déjà, évoquer les lectures de l'enfance. Car pour ceux que l'on a rencontrés, les souvenirs des livres commencent là. Du tout premier temps, si important, celui dont vous vous occupez quand vous privilégiez les bébés, ils n'ont rien dit. Pour certains, l'amnésie qui frappe les premières années de la vie l'a probablement recouvert. D'autres n'ont pas eu la chance de toucher des livres ou d'écouter des histoires à ce moment-là. Mais si leurs parents, souvent analphabètes, leur ont rarement lu des livres, ou même raconté des histoires, ils se souviennent de ces moments, un peu plus tard dans l'enfance, où un instituteur, ou plus souvent un bibliothécaire leur a lu des contes, ou conseillé des albums. Souvenirs toujours évoqués avec émotion, et qui font de la bibliothèque un lieu de mémoire important, au point qu'un adolescent nous a dit : *« si la bibliothèque disparaissait, on n'aurait aucune idée de notre enfance »*.

Je vous propose d'écouter là un jeune homme de vingt-deux ans, Ridha. Ridha qui, justement, de temps en temps, va fureter dans les rayons de la section jeunesse de la bibliothèque pour retrouver l'enfant qu'il était. Je le cite : *« Il y a un bouquin que j'avais, que j'ai retrouvé ici (à la bibliothèque municipale) et ça m'a fait très plaisir. Il est un peu abîmé mais en le touchant ça me faisait drôle. Il y a des souvenirs qu'on perd mais qu'on retrouve lorsqu'on touche quelque chose. Ce qui m'est revenu, c'est d'abord le plaisir de me revoir plus ou moins, quand j'étais petit, et j'ai pas de photos de moi. Mais c'était encore plus émouvant qu'une photo, je crois. C'est retrouver un peu un repère aussi. Un cheminement, une trace, sur un parcours. On éprouve une bonne sensation, mais quelque part on éprouve quelque chose de plus fort, c'est la maîtrise de son destin. »*

Écoutez encore ce jeune homme, je vais le citer un peu longuement :

« Quand j'étais petit, par moments le bibliothécaire s'arrêtait dans son travail, et il racontait des histoires aux enfants. Moi ça m'a beaucoup touché, la sensation, l'émotion que j'ai éprouvée à cet instant-là, elle est restée. C'est de l'ordre de la rencontre. On ne m'a pas dit : fais ci, fais ça... Mais on m'a montré quelque chose, on m'a fait entrer dans un monde. On m'a ouvert une porte, une possibilité, une alternative parmi des milliers peut-être, une façon de voir qui ne sera pas forcément celle à suivre, qui ne sera pas forcément la mienne, mais qui va changer parce qu'il y aura peut-être d'autres portes.

Les livres c'étaient autant d'alternatives, autant de possibilités, d'issues, d'ouvertures, de solutions à des problèmes, autant de personnes, d'individualités que je pouvais rencontrer. Par la diversité des livres, par la diversité des histoires, il y a une diversité des choses, et c'est comme la diversité des êtres qui peuplent cette terre et qu'on aimerait tous connaître, et

on trouve ça dommage que dans cent ans on ne sera plus là, et qu'on n'aura pas connu celui qui habite au Brésil ou celui qui habite là-bas...

S'il n'y avait pas la diversité, s'il n'y avait qu'une couleur, ça serait monotone. Si vous entrez dans un jardin, bien sûr, des fleurs jaunes dans un pré ça fait plaisir, mais c'est beaucoup plus beau de rencontrer d'autres prés avec des fleurs différentes, parce que si vous avez que des fleurs jaunes sur toute la planète, à un moment donné vous en avez marre du jaune... Moi je trouve que la diversité c'est la chose la plus importante comme nourriture de l'esprit.

La bibliothèque idéale, c'est une bibliothèque qui fait rêver les enfants. Et qui ne leur impose pas des idées ou des images ou des histoires, mais qui leur montre des possibilités, des alternatives. Ces choses-là ont un lien profond avec sa vie d'adulte plus tard. Lire des histoires tout simplement, montrer qu'on peut rêver et qu'il y a des issues et que tout n'est pas figé. Qu'on invente sa vie, qu'on peut inventer sa vie. Et peut-être que pour inventer sa vie il faut avoir d'abord de la matière première, il faut avoir rêvé pour pouvoir créer. »

Je précise que ce garçon n'est pas un grand lecteur, mais il touche là à l'essentiel en bien de points, me semble-t-il. Il est issu d'une famille très nombreuse, ses parents sont venus d'Algérie dans les années soixante, ils ne savent ni lire ni écrire. Dans l'Est de la France où ils habitent, ils ont toujours vécu dans un quartier séparé de la ville par une immense caserne. Un quartier où cohabitent, non sans tensions, des familles venues du Maghreb, des gens du voyage, des Français pauvres. Et où se trouve, seul équipement public, une petite bibliothèque. C'est là qu'un jour de son enfance, Ridha a entendu un bibliothécaire lire le *Livre de la jungle*. Là où il a eu l'impression, tout à coup, que quelque chose s'ouvrait : « *Ca me plaisait parce que Le Livre de la jungle c'est un peu se débrouiller dans la jungle. C'est l'homme qui par sa poigne arrive toujours à maîtriser les choses. Le lion c'est peut-être le patron qui ne veut pas t'embaucher ou les gens qui t'en veulent, etc. Et Mowgly se construit une petite cabane, c'est un petit chez soi et en fait, il pose ses marques. Il se délimite.* »

Comme lui, nombre de garçons et de filles, sans être de grands lecteurs, ont écouté ou lu, un jour, une histoire, quelques pages, des fragments, qui leur ont fait comprendre qu'il existait autre chose que ce qui les entourait, que l'on pouvait devenir autre chose, qu'il était aussi une autre langue que la langue de tous les jours.

C'est ce que dit Zohra, d'une autre façon : « *Après tout il y avait une autre chose que les parents, la vie traditionnelle de la famille.* (Les

bibliothécaires, les enseignants) *ils m'ouvraient vers l'extérieur... C'étaient d'autres adultes qui ne me prenaient pas pour un bébé ou une petite fille qui doit faire le ménage* ». Ces adultes ont donné aux enfants l'occasion d'avoir une place à eux, d'être reconnus, entendus. Et certains se souviennent de professionnels qui leur ont prodigué une attention, des conseils, en étant attentifs à leur personnalité, comme Malika : « *Mon meilleur souvenir c'était Philippe (le bibliothécaire). J'ai l'impression qu'on était vraiment des amis... Il savait toujours tout, les livres qui me plairaient : "Moi j'ai lu ça, tu pourrais le lire..." Il savait quel genre de livre plairait à telle ou telle personne.* »

Mais ce n'est pas seulement la bibliothèque, celle ou celui qui l'anime, qui leur ont fait place. L'hospitalité du livre est venue en écho à l'hospitalité de la bibliothèque. Et nous voici, à nouveau, parmi des métaphores spatiales. Écoutons Agiba par exemple. Agiba a seize ans, elle est en conflit perpétuel avec ses parents et son frère qui la voient s'éloigner du destin domestique où ils entendaient la maintenir. Depuis l'enfance, elle a un refuge, la bibliothèque, la lecture : « *J'avais un secret pour moi, c'était mon univers à moi. Mes images, mes livres, et tout ça. Mon monde à moi c'est dans les rêves.* » Écoutons Christian qui a dix-sept ans et qui loge dans un foyer de jeunes travailleurs. Il va en bibliothèque étudier l'horticulture et la gestion de l'eau. Et puis aussi, je cite : « *J'aime bien tout ce qui est Robinson, les choses comme ça. Ça me permet de rêver. Je me dis que peut-être qu'un jour j'arriverai sur une île, comme lui, et puis, qui sait, je pourrai monter ma petite baraque* ».

Écoutons, en contrepoint, un lecteur très lettré cette fois, un écrivain, Bernard Chambaz. Lors du colloque qui s'est tenu à l'occasion du dernier Salon du livre de jeunesse de Montreuil, l'hiver dernier, il évoquait, à propos des Babar et des Bob Morane de son enfance, je cite, « *l'élaboration d'un paysage singulier que je ne devais qu'à moi-même, et où je commençais à frayer mon propre chemin* ». Ou encore « *un espace-temps* », « *une géographie où j'ai eu le sentiment de m'être découvert ou reconnu* »³.

Vous noterez l'évocation de lieux, d'habitacles : la cabane dans la jungle de Ridha, tout à l'heure, la petite baraque dans l'île, le paysage que l'on ne doit qu'à soi-même, la géographie. Le jeune lecteur élabore un espace à lui où il ne dépend pas des autres, où il tourne même le dos aux siens, momentanément. Je le répète, lire lui permet de découvrir qu'autre chose existe, et l'idée lui vient qu'il pourra se différencier de ce qui l'entoure, prendre part active à son destin. Et cela grâce à l'ouverture de l'imaginaire, à l'ouverture du répertoire des

³ Communication au colloque *Les adolescents et la littérature* organisé par le Centre de promotion du livre de jeunesse à l'occasion du Salon du livre de jeunesse, Montreuil, 23-24 novembre 1998.

identifications possibles, à l'accès aussi à une autre langue que celle de la désignation immédiate - c'est là une dimension que vous connaissez bien, et je n'y reviens pas.

Je prends encore un exemple, celui d'Abdallah. Abdallah, à l'écouter, on a l'impression que depuis l'enfance il ne sait littéralement pas où se mettre. Il ne s'est jamais senti à sa place ni dans l'appartement familial où il a l'impression que «*chacun se sent seul*», sous le joug d'un père qui est «*toujours sur son dos*». Ni dans la ville d'Alsace où il habite, où tant de choses lui signifient qu'il n'en est pas, du pourcentage de votes pour le Front national aux restaurants où on lui refuse l'entrée, le soir de son anniversaire, quand il veut dîner avec ses amis. Ni dans la ville de Tunisie d'où sont venus ses parents, où il se sent moqué, jaloué par sa famille, exploité par les commerçants, rejeté plus encore qu'en France. Alors Abdallah rêve à un Sud mythique qui pourrait concilier ses appartenances. Un Sud largement dessiné à partir d'une lecture qui l'a émerveillé, enfant, parce qu'elle lui promettait un lieu où enfin on pourrait vivre : le *Château de ma mère* de Pagnol. Ce château qu'on atteignait après tout un long trajet.

A écouter ces jeunes, je me suis souvenue de mon propre éblouissement quand, un jour d'enfance, on avait posé devant moi un livre animé, et que chaque page était un habitacle. Dans ce monde où tout était haut, et où je vaguais près du sol, c'était à moi, à ma mesure. Dans chaque page, dans chaque image je pouvais plonger. L'aspect physique du livre y invitait : on l'ouvrait, on s'y glissait. On pouvait y revenir. C'était une autre expérience que celle des images qui filaient sur un écran, quelles que merveilleuses qu'elles fussent. A écouter ces jeunes, je me suis dit aussi qu'au fond, l'essentiel de l'expérience de la lecture c'était peut-être cela : à partir de fragments ou d'images glanés dans des livres, on peut dessiner un paysage, une place, un habitacle que l'on ne doit qu'à soi-même, même si on l'a façonné à l'aide de matériaux empruntés. Un espace, un habitacle où l'on va pouvoir commencer à avoir voix au chapitre, à tracer son propre chemin, à se dégager un peu des discours des autres ou des assignations familiales et sociales.

La lecture c'est l'échappée belle vers cet habitacle où l'on trouvera lieu, le vagabondage, la ligne de fuite. Daniel Pennac, voyant son frère lire quand il était enfant, remarquait que «*son œil devenait aussi lointain que celui de l'explorateur qui a depuis belle lurette perdu le souci de la terre natale*»⁴. Julien Gracq, lui, à propos de la lecture, parle de «*sentiment d'appareillage*». Le lecteur ne fait peut-être là que retrouver le mouvement du texte, dès lors que

⁴ Daniel Pennac, *Comme un roman*, Paris, Gallimard, 1992.

depuis *Don Quichotte* ou même *l'Odyssée*, quantité de récits, de contes ou de romans sont, peu ou prou, des histoires de voyage. Au point que certains voient dans l'éloignement de la maison l'origine même du récit : c'est par son départ, son déracinement, que le héros tracerait son propre chemin et forgerait son identité⁵.

C'est évidemment quelque chose que l'on peut rapprocher de ce que Winnicott appelle l'aire transitionnelle. C'est une notion qui est très familière à la plupart d'entre vous, je crois, j'en dit juste quelques mots pour les autres. Pour Winnicott, cet espace s'inaugure entre l'enfant et la figure maternelle, si l'enfant se sent en confiance⁶. Là, il se saisit d'objets proposés, qu'il s'agisse d'un coin de couverture, d'une peluche — ou plus tard d'objets culturels. Et ces objets investis protègent de l'angoisse de séparation, ils symbolisent l'union des choses qui sont désormais différenciées. Ils représentent la transition, le voyage de l'enfant qui passe de l'état d'union avec la mère à l'état où il est en relation avec elle.

Le passage à un état où l'on va « construire les prémices de son affranchissement »⁷, pour parler comme Marie Bonnafé, où l'on va élaborer sa position de sujet, suppose ainsi un *espace* et des *objets* livrés à l'imagination. Or ce qu'offre une bibliothèque, c'est peut-être cela : un espace, au sens réel et métaphorique, où l'on se sent suffisamment protégé pour pouvoir, sans danger, aller et venir librement, s'abandonner à la rêverie, avoir l'esprit ailleurs. Ailleurs, au sens où Montaigne disait : « *Nous pensons toujours ailleurs.* » La bibliothèque offre un espace, et elle propose des objets, des objets culturels, que l'on va pouvoir s'approprier, essayer. Winnicott insiste sur le fait que tout objet est un objet « trouvé », sur l'importance de ces objets adoptés. Sur l'importance du jeu avec ces objets, qui permet précisément que l'on découvre le soi, qu'advienne un sujet. Si la chance nous est donnée d'accéder à des objets culturels, dans le prolongement du jeu de l'enfance, nous pouvons, je cite, « *utiliser ces objets existants pour être créateur en eux et avec eux.* »⁸ Et nous pouvons recouvrer, ce faisant, un sentiment de confiance en notre propre continuité, en notre capacité de symboliser, de penser, et d'entrer en relation avec les autres⁹.

Se dire, entre les lignes

⁵ Rafael Pividal, « Questions sur le roman », *Le Débat*, 90, mai -août 1996, pp. 28-47.

⁶ Donald W. Winnicott, *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975.

⁷ Marie Bonnafé, *Les Livres, c'est bon pour les bébés*, Paris, Calmann-Lévy, 1994.

⁸ Donald W. Winnicott, *op. cit.*, p. 141.

⁹ Didier Anzieu, *Le corps de l'œuvre*, Paris, Gallimard, 1981, p. 22-23.

Mais revenons à nos jeunes lecteurs des quartiers défavorisés. Dans cette chambre à soi qu'est la lecture, ils élaborent donc une marge de liberté, à partir de laquelle ils vont déconstruire des représentations, des croyances, des stéréotypes auxquels ils avaient adhéré jusque-là. La lecture soutient là un geste de sortie, de transgression des limites assignées, de résistance.

C'est quelque chose qui est particulièrement sensible dans l'adolescence, ce temps où le monde extérieur est ressenti comme hostile, excluant, et où l'on est aux prises avec un monde intérieur inquiétant, où l'on est effrayé par les pulsions nouvelles, souvent violentes, que l'on éprouve. Et c'est déjà pour explorer les secrets du sexe que des adolescents vont aux livres. C'est même par ce biais que nombre d'entre eux passent un jour à d'autres lectures que celles qui étaient requises par la préparation d'un exercice scolaire. Car ce ne sont pas seulement les manuels d'éducation sexuelle ou les livres de médecine qu'ils consultent, mais aussi bien... des bandes dessinées pour adultes, des biographies, des témoignages, ou de la littérature érotique, comme pour cette jeune femme d'origine algérienne pour qui la lecture d'Anaïs Nin a été le début de son parcours de lectrice : *«Quand je parle d'Anaïs Nin, c'est vrai que j'ai découvert une femme qui écrit de la littérature érotique extrêmement bien, et reconnue par le monde entier. J'ai appris des choses sur ma vie sexuelle, sur mon intimité que personne n'a pu m'apprendre auparavant. Du coup ça m'a permis de comprendre les choses, de découvrir le monde, Marc Twain, en passant par des grandes sagas historiques. J'ai découvert qu'il y avait des vies passionnantes et puis des sujets d'intimité.»*

Plus largement, ils sont en quête de mots qui leur permettent d'appriivoiser leurs peurs, de trouver des réponses aux questions qui les hantent. Ils prospectent tous azimuts, sans souci des rubriques, des classements convenus séparant témoignages, poésie, essais, fiction, en se moquant aussi bien des lignes de partage entre ouvrages plus ou moins légitimes. Et ils trouvent parfois l'appui d'un savoir, ou, dans un récit, un roman, l'appui d'une mise en phrases, d'une mise en ordre. En prélevant telle citation, en s'appropriant telle métaphore, ils inventent du sens à leur vie. En pouvant nommer les états qu'ils traversent, ils peuvent les baliser, les apaiser, les partager. Comprendre que ces désirs ou ces craintes qu'ils pensaient être seuls à connaître, d'autres les ont éprouvés et leur ont donné voix. C'est ce que dit Pilar, par exemple : *«A travers le livre, quand on a soi-même des réflexions, des angoisses, enfin je ne sais pas, de savoir que d'autres gens les ont ressenties, les ont exprimées, ça je crois que c'est très très important. C'est peut-être parce que l'autre le dit mieux que moi. Il y a une espèce de force, de vitalité qui sort de moi parce que ce qu'il dit, pour X raisons, je le ressens fortement» ;*

Il y a là tout un processus de symbolisation qui n'est pas réductible à une identification. Des textes, des bribes de textes plutôt, fonctionnent comme autant d'éclairages sur une part de soi jusque-là obscure. Lire permet alors de déchiffrer sa propre expérience. Par moments, c'est le texte qui « lit » le lecteur, qui en sait long sur lui, qui vient libérer des régions de lui qu'il n'avait pas explorées ou pas su dire. Et en résonance aux mots de l'auteur, des mots viennent au lecteur ou à la lectrice, des mots inédits.

Écoutons Daoud, par exemple, ce garçon d'origine sénégalaise qui disait que la bibliothèque lui avait permis de choisir sa vie. Il précise : « *La lecture pour moi n'est pas un loisir, c'est quelque chose qui me construit. La bibliothèque m'a permis d'imaginer des films, de faire mes propres films, comme si j'étais un réalisateur. J'y allais souvent pour lire les bandes dessinées, mais je m'arrêtais dans les livres. Ces gros livres épais, parfois je lisais le résumé, j'imaginai l'histoire, je lisais la première page, la première ligne et je me racontais tout ce qui se passait.* »

Daoud associe donc le fait de se construire à l'altération produite par la rencontre d'un texte, voire même d'une simple ligne. C'est à partir de ces mots écrits par un autre que des images et des mots lui viennent et qu'il fait son propre film, comme il dit. C'est un peu comme Ridha tout à l'heure, qui disait que pour inventer sa vie, il fallait de la matière première, il fallait avoir rêvé. Ces garçons nous rappellent que c'est toujours dans l'intersubjectivité que les humains se constituent. Et que le lecteur n'est pas une page blanche où le texte s'imprimerait : il glisse sa fantaisie entre les lignes, il l'entremêle à celle de l'auteur.

Cette intersubjectivité qui permet au lecteur de se dire, on la retrouve dans l'expérience de lecteurs très lettrés, par exemple on la voit bien dans les journaux d'écrivains, qui sont autant de florilèges de citations. Pensons aussi à Montaigne, à qui est associée, classiquement, l'invention de l'intimité. Montaigne qui, sur les poutres du plafond de sa bibliothèque, avait fait graver des citations d'auteurs antiques, et qui conversait intérieurement avec eux, pour élaborer sa subjectivité. Montaigne qui disait : « *Nous ne faisons que nous entregloser* ».

Plus largement, vous savez que bien des écrivains, pour se mettre en jambes, lisent avant d'affronter la page blanche. Par un processus qui me semble proche, même si l'on ne devient pas écrivain, même si on ne prend pas la plume pour écrire son journal, la lecture, quelquefois, fait venir des mots au lecteur. Dans ce dialogue, ou dans cette adresse, il, ou elle, peut commencer à dire « je », à énoncer un peu sa propre histoire, entre les lignes lues.

C'est là où elle suppose un déplacement qu'une œuvre travaille le lecteur

J'ouvre ici une parenthèse pour faire une remarque : ces trouvailles qui parlent au lecteur, qui le révèlent, sont souvent très inattendues. Ce n'est pas toujours un livre qui colle à son expérience qu'un lecteur privilégie. Une trop grande proximité peut même être ressentie comme une intrusion. Tandis qu'il trouvera des forces à partir des mots d'un homme ou d'une femme qui aura livré un tout autre combat. Je pense là, par exemple, à un jeune homosexuel qui a trouvé des forces pour assumer sa propre différence dans les témoignages de Mimy Matie ou d'Emmanuelle Laborit, dont il dit : *«elle est sourde et muette et elle vit quend même, c'est ce qui me plaît chez elle.»* Je m'étais d'abord désolée, à part moi, que ce garçon n'ait pas eu la chance de trouver des textes d'une autre tenue littéraire, de lire Genet par exemple, ou les poèmes superbes où Cavafy disait son amour des garçons. Et puis je me suis dit qu'en rejoignant l'expérience de ces femmes, ce jeune homme s'était «élargi au dehors», pour parler, là encore, comme Montaigne. Et on peut même se demander si ce n'est pas là où il suppose un déplacement, là où il permet une métaphore, qu'un texte « travaille » vraiment le lecteur. C'est dire que pour le médiateur, il entre une bonne part d'intuition, d'inventivité dans son métier, à côté de toutes les connaissances, de tous les savoir-faire qu'il suppose.

J'ai souvent dit que jamais on ne pourrait établir une liste-type des livres les plus à même d'aider des adolescents, des adultes à se construire. Et que si j'en jugeais par ceux que j'avais écoutés, qui aurait pu supposer que Mimy Matie parlerait à un garçon peu conforme aux canons de la virilité ordinaire, que Descartes serait la lecture préférée d'une jeune Turque soucieuse d'échapper à un mariage arrangé, parce qu'il lui avait fait comprendre l'importance d'une argumentation bien menée, ou que les sonnets de Shakespeare inspireraient un ouvrier dans le bâtiment pour écrire de la pop music ? D'où, à mes yeux, les limites de ces livres écrits sur commande, pour répondre à tel ou tel « besoin » supposé des adolescents. Ce sont les textes où quelque chose passe d'inconscient à conscient qui travaillent le plus les lecteurs. Et heureusement, cela nous échappera toujours, pour une large part.

Je crois qu'il ne s'agit jamais d'enfermer un lecteur dans une case, mais toujours de lui lancer des passerelles, ou plutôt de lui donner une chance de fabriquer ses propres passerelles. Par exemple, un viticulteur m'a raconté que ce qui lui avait permis de sentir et de comprendre la mondialisation, ce n'était pas les journaux économiques, c'était une biographie de Christophe Colomb. J'emprunte un autre exemple à l'écrivain Kensaburo Oé, qui a expliqué, dans un entretien : *« Pendant ces années passées à Tokyo, mon village me manquait beaucoup, j'aurais aimé trouver des livres qui me parlent de ce manque, mais il n'y en avait pas. On n'écrivait alors que sur le centre du Japon, sur Tokyo,*

parce que c'était ce centre qui faisait la guerre. Ce qui m'intéressait, c'était la culture périphérique, celle de mon village dans la forêt. J'ai trouvé ce que je cherchais en lisant Rabelais. »¹⁰ Les mots sur son village japonais, c'est un écrivain du XVI^e siècle né à l'autre bout de la terre qui les avait écrits.

Je citais là un lecteur très lettré. Mais cette expérience-là, cette liberté du lecteur qui se glisse dans des lignes *a priori* très éloignées de lui, n'est pas propre aux lettrés ou aux nantis, j'y insiste. Des jeunes issus de milieux populaires l'ont connue, parfois à partir de quelques pages. Car cette expérience-là n'est pas non plus propre aux grands lecteurs, bien sûr. La lecture n'est donc pas à apprécier uniquement à partir du temps qu'on y consacre, ou du nombre d'ouvrages lus ou empruntés dans une année. Quelques mots, une phrase, une histoire peuvent résonner toute une vie. Le temps de la lecture n'est pas seulement celui où nous tournons les pages. Il y a tout un travail, conscient ou inconscient, tout un effet d'après-coup, un devenir psychique de certains récits ou de certaines phrases, parfois bien longtemps après qu'on les a lus. Mais évidemment, on a quand même plus de chances de rencontrer de telles phrases si l'on fouille fréquemment dans les rayons, sauf à avoir la main particulièrement heureuse, ou à bénéficier des conseils d'un passeur du livre très intuitif.

Un autre lieu, un autre temps

Un livre, une bibliothèque, c'est donc quelque chose qui est offert, une hospitalité qui est offerte. Car on peut nous chasser, nous congédier, nous insulter avec des mots, mais d'autres mots nous font place, nous accueillent, nous permettent de nous ressourcer, nous rendent le sens de notre vie. Et certains de ces mots qui nous restaurent, qui nous assurent d'une permanence, d'une dignité, c'est dans les livres que nous les trouvons. En particulier dans des œuvres où des écrivains ont tenté de transcrire le plus profond de l'expérience humaine, tout en dépoussiérant la langue. Ce n'est donc pas un luxe de pouvoir y accéder, c'est un droit, un droit culturel — comme l'accès au savoir.

Et ce ne devrait pas non plus être un luxe que de pouvoir accéder à ces temps auxquels la lecture est propice. Car les livres ouvrent sur un autre lieu, mais aussi sur une autre façon d'habiter le temps. Un temps où la rêverie peut se donner libre cours, où elle permet d'imaginer, de penser d'autres possibles. Écoutons un jeune homme qui passe beaucoup de temps en bibliothèque, Hadrien : « *On était là pour autre chose et les choses nous emmènent et on se trouve en état de flânerie. Une bibliothèque, c'est vraiment un lieu où on doit*

¹⁰ Entretien paru dans *Libération*, 9/11/1989.

pouvoir aimer s'attarder. C'est un lieu de perdition, alors que généralement, la bibliothèque est considérée surtout comme un lieu d'efficacité. »

Écoutons aussi Daoud, que j'ai déjà cité plusieurs fois : *« A la Cité des Sciences ils ont supprimé tous les ouvrages de science-fiction, ces imbéciles, soi-disant que ce n'était pas scientifique. C'est complètement aberrant, comment voulez-vous que les jeunes se fassent à l'imaginaire scientifique, à vouloir construire des robots, s'ils n'ont pas un ouvrage qui leur parle de quelque chose de fictif. Je suis sûr que des ouvrages comme Jules Verne ont déclenché des centaines de carrières de scientifiques ou d'ingénieurs. On se fait par le rêve, c'est pas en ouvrant un livre de maths avec des formules scientifiques qu'on va devenir un scientifique. Non, c'est en lisant Le Capitaine Nemo, son sous-marin se battant avec une soucoupe volante, c'est ça qui fait que l'imaginaire est en éveil. Pas en supprimant ça parce que soi-disant c'est pas scientifique ou pas sérieux. En étant réfractaire à ça, on appauvrit plus qu'on enrichit. »*

Toutes les inventions, toutes les découvertes se sont faites dans des moments de rêverie et sans rêverie, sans temps pour soi, il n'est pas d'inventivité, pas de pensée. Cette importance de la rêverie, c'est là aussi un thème qui vous est très familier. Je sais combien Marie Bonnafé se défie des « démons de la rentabilité », comme elle dit, de toute déviation « utile », de toute récupération « rentable ». Vous ne lisez pas des histoires aux enfants pour qu'ils apprennent quelque chose. Vous leur faites entendre la musique de la langue, vous leur faites entendre que dans les livres il y a des histoires qui emportent ailleurs, qui enchantent.

Mais vous le savez, la rêverie a eu longtemps très mauvaise presse. On voyait Emma Bovary dans toute sa langueur. Et l'Église, le patronat, les élites ouvrières, tout le monde s'est accordé pour éloigner les pauvres de ce genre de danger. Tout comme ils se sont accordés pour les éloigner des risques de la lecture non contrôlée. Jusqu'au lendemain de la Seconde guerre mondiale, aux milieux populaires étaient dévolus des loisirs collectifs, dûment encadrés, contrôlés, à des fins d'édification et d'hygiénisme social. L'intime, l'intériorité, le souci de soi, ce n'était pas pour eux, c'était l'apanage des nantis. Heureusement, bien des gens de condition modeste ont su, discrètement, dérober des temps pour soi¹¹. En lisant sous les draps, par exemple, voire même à la lueur de la lune, comme nous l'a raconté une femme quand nous faisons des entretiens en milieu rural.

¹¹ Anne-Marie Thiesse, « Organisation des loisirs et temps dérobés » (1830-1930), in Alain Corbin (dir.), *L'Avènement des loisirs, 1850-1960*, Paris, Aubier, 1995.

Mais aujourd'hui encore, on confond souvent élaboration d'un monde à soi et individualisme. Les rêveurs ou les lecteurs passent pour asociaux, voire antisociaux - comme les amoureux. Et on ne cesse de les rappeler à l'ordre commun. Combien de familles où l'on ne supporte pas de trouver les enfants un livre à la main, quand bien même on leur a répété qu' « il fallait lire ». Combien de bandes où l'on tombe à bras raccourcis sur celui qui lit, vu comme un fayot, un pédé, un traître.

Il y a là l'écho de cette peur ancienne que le livre n'emporte le lecteur ou la lectrice loin des siens, ne le sépare du groupe. C'est une peur qui s'entend, en particulier, en milieu rural, où «faire le malin», «se prendre pour quelqu'un», se distinguer par l'expression d'opinions ou de sentiments personnels n'était pas bien perçu. Et où, aujourd'hui encore, l'affirmation d'une singularité ne va pas de soi. Mais on la trouve également dans des quartiers populaires urbains. Écoutons Zohra, par exemple : *«Lorsque mes parents nous voyaient lire toutes les quatre, qu'on ne voulait plus bouger parce qu'on avait un livre, alors ils se mettaient à hurler, ils n'acceptaient pas qu'on lise par plaisir. C'était un moment à part, un moment pour soi et ils avaient du mal à accepter qu'on ait des moments pour soi. Il fallait lire pour l'école, il fallait lire pour s'instruire.»* Cette peur de perdre son emprise sur l'autre, on la trouve aussi bien, toutes catégories sociales confondues, chez les tyrans domestiques. Je pense là, par exemple, à un homme avec qui je discutais dans un avion, et qui tout à coup s'était raidi, agacé, après qu'il eut compris que je travaillais sur la lecture : *«Je vais vous dire, Madame, j'ai remarqué que les femmes qui lisent, elles sont toujours un peu égoïstes»*. Sans parler des pouvoirs musclés qui ont, de tous temps, redouté la solitude du lecteur face au texte.

Etre relié au monde

Alors sans doute la lecture met-elle à mal les formes d'organisation sociale où le groupe prime toujours sur l'individu, les formes où l'on serre les rangs autour d'un patriarche. Mais il ne faut pas confondre individuation et individualisme. Lire ne coupe pas du monde. Lire peut y introduire différemment. Ce qui est en jeu avec la diffusion de la lecture, c'est peut-être le passage à d'autres façons d'appartenir à une société. Car d'une façon générale, les jeunes qui lisent de la littérature, par exemple, sont aussi ceux qui ont le plus de curiosité pour le monde réel, l'actualité. Loin de les couper des autres, ce geste solitaire, sauvage, leur fait découvrir combien ils peuvent en être proches. Écoutons Aziza, par exemple, évoquant sa lecture d'un récit biographique : *« Ça m'a apporté plus de connaissances sur la deuxième guerre mondiale, comment les gens l'avaient vécue. On l'étudie en histoire, mais c'est jamais*

pareil. On nous parle des conséquences démographiques, mais bon, tant qu'on le vit pas. Parce que là, j'avais l'impression de la vivre, l'histoire, avec les gens. Ça paraît abstrait quand le prof dit : "Eh bien voilà, il y a eu cent mille morts". On note un chiffre, et puis c'est tout. Quand j'ai lu le livre, je me suis dit : comment ils ont pu vivre tout ça... » Elle nous rappelle que la science historique, ce sont des vies anonymes. Tandis que le roman, la biographie, les mémoires, le journal intime, redonnent un nom à un personnage que l'on accompagne, un personnage qui par sa singularité même peut toucher chacun.

Comme elle, bien des lecteurs nous ont raconté comment de telles rencontres singulières leur avaient permis de sortir de leur petit monde, de leurs seules préoccupations. Ce n'est pas parce qu'on s'adonne à la lecture que l'on est un Narcisse soucieux de sa seule part de gâteau, inapte aux sociabilités et aux projets partagés. Au contraire, la découverte de soi, et de l'autre en soi, va bien souvent de pair avec une ouverture sur l'autre. La lecture, qui permet d'explorer, d'agrandir, de réparer son monde intérieur, d'être relié à sa propre histoire, relie aussi au monde extérieur.

Des lectures peuvent contribuer, en particulier, à l'élaboration d'une identité qui ne se fonde pas sur le seul antagonisme entre « eux » et « nous », cette bipartition du monde si fréquente en milieu populaire, et bien au-delà. A une ouverture sur d'autres cercles que la parenté, l'ethnie ou la localité. A l'élaboration d'une identité plurielle, plus souple, labile, ouverte au jeu, au déplacement. Et puis à être familier des jeux de la langue, on est un peu moins nu face au premier charlatan qui passe et se propose de panser vos blessures avec une rhétorique simpliste.

Tout cela on le voit bien si l'on observe la façon dont, par des lectures, des jeunes issus de l'immigration conjuguent les cultures dont ils participent. Telle jeune femme d'origine algérienne se passionne tout à la fois pour des ouvrages sur la guerre d'Algérie et sur la résistance au nazisme, telle fille turque lit Yachar Kemal, mais aussi Descartes, tel garçon asiatique emprunte des ouvrages sur l'art de cultiver des bonsaïs, mais encore sur Delacroix. Pour eux, la curiosité pour la culture d'origine n'exclut pas l'ouverture sur la culture du pays où ils vivent, ou d'autres pays. En retrouvant une histoire, ils peuvent la poursuivre, aller ailleurs, On n'est pas ici la plupart du temps, dans des gestes de repli, d'enfermement dans la « tradition » : les trouvailles faites en lisant permettent de vivre en meilleure intelligence avec ses origines, mais sans être reconduits à une identité passéiste, en élaborant au contraire une identité ouverte, souple, en devenir.

Je le répète, si l'on peut accéder à des objets culturels, et se les approprier, une chance est ouverte d'appartenir à une société autrement que par des affects

groupaux, autrement qu'en étant serrés comme un seul homme autour d'un chef ou d'un clocher. Autrement qu'en étant totalement identifiés à un territoire. Ces objets culturels peuvent fonctionner comme médiateurs, comme de bons objets transitionnels, que l'on va pouvoir combiner, agencer, bricoler¹². Mais malheureusement la pauvreté interdit souvent de faire partie d'une société, de tenir au monde, à travers ces objets qui ouvrent sur d'autres cercles que la parenté ou la localité, et elle restreint même les échanges au sein de l'espace familial. Et pour se penser, pour se définir, il ne reste quelquefois aux pauvres que l'appartenance à une communauté mythique, ou à un territoire, voire à un bout de trottoir.

Souvenons-nous de ce que disait Camus, qui connaissait bien la pauvreté. Il écrivait, dans *Le Premier homme* : «*la pauvreté et l'ignorance rendaient la vie plus dure, plus morne, comme refermée sur elle-même ; la misère est une forteresse sans pont-levis*». Une forteresse sans pont-levis, c'est une image qui nous rappelle combien l'enfermement, le repli, sont généralement le lot des pauvres. Mais parfois, des ponts-levis existent. Comme d'autres écrivains nés dans une famille pauvre, Camus a dit combien il éprouvait de gratitude pour un instituteur et une bibliothèque municipale qui l'avaient aidé à découvrir qu'il existait autre chose, au-delà de l'espace familial¹³. Les ponts-levis, pour lui, c'étaient donc cet instituteur et cette bibliothèque. Je le cite encore, évoquant la bibliothèque qu'il fréquentait à Alger : «*Ce que contenaient les livres au fond importait peu. Ce qui importait était ce qu'ils (son camarade et lui) ressentaient d'abord en entrant dans la bibliothèque, où ils ne voyaient pas les murs de livres noirs mais un espace et des horizons multiples qui, dès le pas de la porte, les enlevaient à la vie étroite du quartier* ».

Vous voyez combien la lecture, là encore, est une affaire d'espace. En fait, elle promet de ne pas appartenir seulement à son petit cercle. C'est ce qu'ont éprouvé beaucoup des personnes que nous avons écoutées : la lecture permet de rompre l'isolement parce qu'elle donne accès à des espaces élargis — quand on ne se cantonne pas, bien sûr, au miroir du journal local. En milieu rural, en particulier, plus encore qu'ailleurs, la lecture a été un moyen de voyager par procuration, de s'ouvrir au nouveau, au lointain, à d'autres sociabilités, de fuguer hors les murs de la famille ou du village.

Mais c'est un peu la même chose dans les quartiers urbains séparés du centre des villes par des frontières visibles ou invisibles, où un jeune homme

¹² Comme le rappelle le philosophe Jean-Luc Nancy, «... le geste de la culture est lui-même un geste de mêlée : c'est affronter, confronter, transformer, détourner, développer, recomposer, combiner, bricoler.» (*Etre singulier pluriel*, Paris, Galilée, 1996, pp. 176-177).

¹³ Albert Camus, *Le Premier homme*, Paris, Gallimard, 1994, pp. 224-229.

nous a dit, par exemple : « *Je peux rester assis là et lire sur n'importe quel pays, n'importe quel peuple, n'importe qui, et à travers ça il va m'expliquer sa vie, sa pensée, son pays, beaucoup de choses, sans bouger de Bobigny, sans bouger de ma petite chaise.* » Et un autre : « *La bibliothèque, c'était la découverte d'un lieu où l'on pouvait consulter le monde.* » Et une jeune femme, Zohra : « *Mes parents ne recevaient pas des collègues, des amis français, des amis algériens... C'est très difficile, quand on n'a que ce seul repère quand on est tout jeune. On a l'impression d'être complètement séparée. Le livre, ça a été la seule façon de m'en sortir, de m'ouvrir un peu.* »

Etre relié à d'autres, cela passe aussi, bien sûr, par les partages tangibles que la lecture et la bibliothèque rendent possibles, par des rencontres avec d'autres lecteurs, des écrivains, des comédiens. Et par ces rencontres personnalisées avec des bibliothécaires dont je rappelle souvent l'importance décisive, plus encore pour celles et ceux qui se sentent peu autorisés à s'aventurer dans la culture lettrée.

Un rapport personnalisé, cela ne veut pas forcément dire un rapport régulier, suivi, sur le temps long : même fugace, une rencontre peut quelquefois infléchir le destin. Un rapport personnalisé, cela ne veut pas dire de la familiarité : cela veut dire une attitude faite tout à la fois de bienveillance et de distance, d'ouverture à la singularité de chacun et de respect de ses territoires intimes, de passion pour ces objets culturels que l'on propose et d'intelligence de son métier. Un rapport personnalisé, c'est faire de la place à l'autre, au sens le plus vrai du terme. C'est ce que dit bien Hadrien : « *Pour prendre le terme intégration, on n'arrête pas de nous rebattre les oreilles avec. Ça commence par là, tout simplement, montrer qu'on peut faire confiance à l'autre en lui demandant son avis. Rétrospectivement, je me rends compte que des petits riens, qui semblent anodins comme ça dans les contacts avec les gens, le fait d'interpeller quelqu'un à la fin d'un cours, ça correspond exactement au fait d'aborder quelqu'un ici sur un bouquin qu'il vient de rendre, c'est le même principe. C'est de faire réagir. C'est là où se créent véritablement les fondements de l'individu pour plus tard. C'est dans ces moments inattendus de communication.* » Ou c'est ce que dit Pilar : « *Savoir que quelqu'un est là, qu'il vous écoute... Le fait d'avoir une certaine place dans la bibliothèque. On te dit bonjour, on t'appelle par ton prénom, "Ca va ? ", "Ca va." Voilà, ça suffit.. On est reconnu. On a une place. On est chez soi.* »

Trouver une place, se déplacer

Nous retrouvons donc là, une fois encore, au bout du chemin, ce thème de la place, de l'espace à soi, qui court tout au long de cette histoire de lecture

et de bibliothèque. Et vous savez combien cette question de l'élaboration d'une place se pose avec acuité, en nos temps de montée des processus ségrégatifs et de haine identitaire. Jour après jour on signifie de par le monde à des millions de gens qu'il n'y a pas de place pour eux, qu'ils soient privés d'emploi, chassés d'un pays, stigmatisés par des xénophobes¹⁴. Et ceux qui les pourchassent peuvent le faire d'autant plus rageusement qu'ils sont eux-mêmes peu assurés de leur propre place. On est là dans un système où c'est l'un ou l'autre, « nous » contre « eux ». Pascal, déjà, disait que « ma place au soleil » pouvait être le début de l'usurpation de toute la terre.

Ce n'est pas nouveau, en effet : en bien des époques, des peuples ont été jetés sur les routes, mis au ban, ou serrés dans des camps parce qu'on avait décrété que, pour eux, il n'y avait pas de place, qu'ils n'avaient pas lieu d'être. Mais à l'époque contemporaine, cette histoire se complique peut-être du fait que l'on a perdu nombre des repères qui donnaient sens, jusque-là, à la vie. Vous le savez, dans les sociétés traditionnelles, on reproduisait la plupart du temps la vie de ses parents, on s'inscrivait dans leurs pas. L'urbanisation, l'extension du salariat, les changements démographiques, l'émancipation des femmes, la recomposition des familles, la mondialisation économique, les mutations technologiques, etc. ont bouleversé tout cela. Et beaucoup de gens se sentent égarés, largués, en trop, sans lieu où advenir, hors de toute transmission. Ils sont une proie de choix pour les démagogues proposant des prêt-à-porter identitaires, fondés sur un lien totalisant à une ethnie, une secte, une paroisse, une mosquée ou un territoire.

Il me semble que c'est dans un tel contexte que le développement de la lecture et des bibliothèques prend tout son sens. Si l'on suit Daniel Sibony, trouver une place, c'est pouvoir se déplacer¹⁵. Or c'est bien de cela dont il est question, quand on lit : la lecture peut contribuer à ce que des jeunes — ou des moins jeunes — accomplissent des *déplacements*, dans différents champs de leur vie : elle peut être un point d'appui dans la poursuite de leur parcours scolaire et professionnel — et elle leur évite ainsi d'être arrêté, immobilisé par l'échec scolaire et le chômage ; elle peut bousculer la représentation qu'ils ont d'eux-mêmes, leur façon de se penser, de se dire, leurs relations avec la famille, le groupe d'appartenance, la culture d'origine — et elle leur évite alors d'être otages d'une représentation figée de cette culture ; elle peut les aider à se dégager des assignations liées au fait que l'on est né garçon ou fille ; elle donne accès à d'autres formes de sociabilité et de solidarité que le grégarisme viril de la

¹⁴ Sur ce thème, voir notamment Daniel Sibony, *Entre-deux*, Paris, Le Seuil, 1991.

¹⁵ Daniel Sibony, *op. cit.* pp. 225-234.

rue ou le contrôle social mutuel de la communauté ; et, quelquefois, elle introduit à d'autres façons d'habiter et de percevoir le quartier, la ville, le pays où l'on vit.

Par ces biais multiples, la lecture contribue à ce que l'on devienne plus acteur de sa vie et pas seulement objet du discours des autres. Elle aide à sortir des places assignées, à se démarquer des images ou des propos stigmatisants, des attentes des parents ou des copains. Par la fréquentation de la bibliothèque et par la lecture, même épisodique, on est mieux armé pour résister à un certain nombre de processus d'exclusion. Plus à même d'imaginer des alternatives, de rêver, de construire du sens, de trouver la distance de l'humour. Et de penser.

L'enjeu ne concerne pas seulement le destin singulier de chacun, l'élaboration de son rapport au monde. L'enjeu me semble toucher à la *démocratisation profonde* d'une société. Par la diffusion de la lecture, par l'hospitalité des bibliothèques, par les appropriations qui y sont rendues possibles, on crée un certain nombre de conditions propices à l'accès à une citoyenneté active. Propices, nécessaires, mais non suffisantes, ne soyons pas naïfs.

Déjà la bibliothèque, la lecture, à elles seules, ne peuvent pas tout résoudre. Et les discriminations sociales, l'absence de capital relationnel, la xénophobie, la misogynie rattrapent un jour ces jeunes au collet, au risque de les ramener à la case départ. A dire vrai, quant à leur destin social, je ne suis pas outrageusement optimiste, en dépit de leur pugnacité, de leur vivacité, tant les déterminismes sont lourds. Tant la relégation spatiale redouble la ségrégation sociale. Ridha, par exemple, ce jeune homme qui faisait ces réflexions si fines sur les lectures d'enfance, aux dernières nouvelles il était «agent d'ambiance» dans une compagnie d'autobus. Quand j'ai appris cela j'étais enragée contre ce pays «casté» où il est si difficile de réaliser une mobilité sociale. Et où quantité d'entraves viennent renforcer la part de chacun qui craint, plus ou moins consciemment, d'aller plus loin que ses parents, de trahir les siens.

Encore s'agit-il là de jeunes qui auront quand même, je l'ai dit tout au long de cet exposé, gagné un peu de jeu dans leur façon de se positionner. De jeunes qui s'efforcent de penser leur destin. Car vous l'avez entendu : s'il est une chose que nombre de celles et ceux que l'on a rencontrés savent faire, c'est bien cela : penser. Mais la pensée, le mouvement, la nouveauté, la liberté, cela peut aussi faire très peur. Et si la bibliothèque et la lecture permettent beaucoup à celui ou à celle qui a envie d'élaborer sa singularité, envie d'aller vers autre chose, c'est bien plus incertain pour celui qui est peu assuré d'un tel désir.

C'est une autre limite qui échappe pour partie aux passeurs du livre : la lecture peut renforcer l'autonomie, mais s'y adonner suppose déjà une certaine autonomie. La lecture peut aider à se construire, mais elle suppose peut-être que

l'on soit déjà suffisamment construit et que l'on supporte d'être seul. Pour lire des livres, et plus encore pour lire de la littérature, qui déconforte les assurances, les appartenances, il faut peut-être une sorte de structuration minimale du sujet. Alors de quelle marge de manœuvre dispose-t-on pour faire venir à la lecture des gens, jeunes ou moins jeunes, qui sont dans une position de déni du manque, qui ont besoin d'une identité en béton armée (par manque de véritable assurance identitaire) ? Je ne sais pas. Mais en bibliothèque, il y a vraiment une aporie autour de cette question : en fait, tout s'y passe comme si on présupposait à l'usager une autonomie dont on attend, en même temps, que la bibliothèque l'aide à la construire.

Il faut dire aussi que ce n'est sans doute pas n'importe quelle bibliothèque qui crée des conditions propices à des déplacements et à la construction, par chacun, de son droit de cité. Différentes philosophies du métier sont à l'œuvre, qui sont perceptibles dans toute sorte de détails, d'agencements internes, de façons de faire. Et s'il est patent que beaucoup de professionnels aident les usagers à bouger, on sent bien que d'autres voient plutôt leur fonction comme une sorte de patronage, où la lecture aurait une fonction lénifiante.

Des jeunes en sont d'ailleurs tout à fait conscients, tel Matoub, qui est devenu étudiant en lettres et qui dit : *« La lecture m'a appris la subversion, mais elle aurait pu m'apprendre le contraire en définitive... Ce qui serait intéressant, c'est de voir dans quelle mesure la bibliothèque peut-être un espace de nivellement ou de neutralisation de l'individualité. Il se pourrait que ce soit ça aussi... En ce qui concerne certaines personnes ça peut être la révolte, en ce qui concerne d'autres personnes, ça peut être l'indifférence totale, et en ce qui en concerne d'autres ça peut être la réduction. Est-ce qu'intégration veut dire soumission ? C'est la question que je me pose maintenant. »*

Pour ma part, si des bibliothèques devenaient des espaces de « nivellement » ou de « neutralisation de l'individualité », ou de « soumission », comme il dit, j'y verrais la négation de leur raison d'être, à mes yeux : permettre à chacun d'accéder à ses droits culturels, d'élargir son univers culturel, de se construire comme citoyen. De ne pas rester toute sa vie coincé entre trois *best-sellers* de bas de gamme. Et aussi de rêver, de flâner, comme le disait tout à l'heure Hadrien, à qui je donne à nouveau la parole : *« Il faut que ce soit quelque chose dans lequel il y ait du possible, du déplacement, une circulation. (...) Le loisir, c'est vraiment s'accorder du temps pour voir les choses bouger. C'est faire des voyages ; pas forcément loin, c'est aller voir ailleurs pour aiguïser cet œil qui s'est un peu ramolli dans le quotidien. »* Le

déplacement, la circulation, les voyages, ailleurs : voici l'espace, une fois encore.
Et le temps.

L'heure est venue de conclure, j'ai parlé longtemps. Alors je voudrais juste faire une dernière remarque, en suivant Hadrien : nos vies, notre intelligence de nous-mêmes et du monde ne tiennent que grâce à des pas de côté, des gestes d'écart. Le monde n'est habitable que si sont ménagés des espaces qui permettent du mouvement, de la déambulation, du retrait, du détachement, du repos, une liberté d'aller et venir, des passages, des mises en rapport insolites. Des espaces ouverts sur autre chose, récits d'ailleurs, légendes ou sciences, visages inconnus. Des espaces que l'on pratique, que l'on parcourt, plutôt que de toujours tenir sa place, tenir en place. N'oublions pas Montaigne, une fois encore, qui disait : « *Ma pensée ne va que si mes jambes l'agitent* ».

Je vous remercie de m'avoir écoutée.